

M. G. 174



CARTE BLANCHE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE MM. LÉON HALEVY ET PAUL DUPORT,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, le 24 juillet 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DE VAUDREUIL.....	MM. MONTDIBIER.
DELANNOY, jeune officier.....	POIZARD.
DE KERSAINT, capitaine de corvette.....	HENRY.
JEAN, domestique de Vaudreuil.....	VALNAY.
M ^{me} DE SAUZAY.....	M ^{me} THÉODORE.
M ^{me} DE FRESNEL.....	JOURDAIN.

La scène est à Paris, chez Vaudreuil.

Le théâtre représente un riche salon. Au fond, porte à deux battans. A la droite du public, porte communiquant à l'appartement de la mère de Vaudreuil. Du même côté, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. A gauche, sur le premier plan, une fenêtre; sur le second, une porte conduisant au jardin.

SCÈNE I.

VAUDREUIL, M^{me} DE FRESNEL.

M^{me} DE FRESNEL.

Comment, Vaudreuil, madame votre mère ?...

VAUDREUIL.

Partie pour sa campagne, près Saint-Brice.

M^{me} DE FRESNEL.

Et votre concierge qui néglige de m'en prévenir, c'est très mal!

VAUDREUIL.

Et pourquoi ?

M^{me} DE FRESNEL.

M'exposer à faire une visite à un garçon ! il mérite des reproches !

VAUDREUIL.

Ce ne sont pas les miens du moins... Au surplus, si vous ne venez que pour ma mère, permettez-moi de vous conduire près d'elle, à Saint-Brice.

M^{me} DE FRESNEL.

C'est cela ! vous accorder dans ma voiture un tête à tête de deux heures !

VAUDREUIL.

Tant mieux !... Si on en méritait, vous n'avez qu'à le faire durer toute la vie.

M^{me} DE FRESNEL, riant.

Moyen expéditif !

VAUDREUIL.

Ai-je tort?... Votre deuil ne vient-il pas de finir ? Pourquoi ajourner les espérances que vous m'aviez permis de concevoir ?

M^{me} DE FRESNEL.

Faut-il que je vous parle sincèrement ?

VAUDREUIL.

Sans doute... (Riant.) Vous n'êtes pas encore ma femme !

M^{me} DE FRESNEL.

Eh bien ! ce qui me fait hésiter à le devenir, c'est qu'entre nous vous jouissez d'une réputation... détestable !

VAUDREUIL.

Et que peut-on m'imputer ?

M^{me} DE FRESNEL.

Oh ! rien de sérieux !... Mais dans les salons, à nos théâtres, dès qu'on vous voit, c'est un chuchotement général : « Tenez, c'est lui, Vaudreuil, le garçon le plus influent, mêlé dans toutes les affaires, dans toutes les intrigues. »

VAUDREUIL.

Vous me confondez... Du crédit, j'en ai, il est vrai, j'en ai beaucoup ; mais pourquoi ?... rien de plus simple : en 1820, à vingt ans, maître d'un joli patrimoine, je me trouvai lancé parmi la jeune

littérature d'alors, tous nos hommes d'état d'aujourd'hui. Plus spirituels que riches, ils acceptaient volontiers mes invitations au *Café de Paris*; ils faisaient les frais de saillies; moi ceux du Champagne. Je ne me doutais guère alors que je grisais une révolution future. En me voyant leur ami, pour réussir auprès d'eux, on s'est adressé à moi. D'autre part, ma position sociale me mettait à même de négocier bien des mariages. De tous les côtés, c'était à qui m'emploierait; et moi, je m'y suis prêté de bon cœur... Grâce à l'habitude, c'est devenu une seconde nature, ou plutôt ma joie, mon plaisir... mais, je vous l'atteste, jamais je n'ai rien voulu, rien demandé, rien accepté pour moi... et on m'ose appeler intrigant!

M^{me} DE FRESNEL.

Justement... c'est peut-être pour cela...

VAUDREUIL.

Par exemple!

M^{me} DE FRESNEL.

Mais que voulez-vous qu'on pense, quand on voit que vous employez votre crédit pour des indifférens, pour le premier-venu?... car vous faites tout pour des étrangers... rien pour vous, rien pour vos amis véritables.

VAUDREUIL.

Ah! madame!...

M^{me} DE FRESNEL.

Certainement... Tenez, ce pauvre Delannoy pour qui vous deviez obtenir de l'avancement; eh bien! il n'y a pas huit jours encore, il m'a écrit... il se plaint de vous...

VAUDREUIL.

C'est vrai!... je l'ai oublié!...

M^{me} DE FRESNEL.

Sans doute... vous traitez vos amis comme vous-même... Oh! si je vous répétais ce que dernièrement me disait là-dessus votre mère!...

VAUDREUIL.

Ma mère!

M^{me} DE FRESNEL.

Oui, Vaudreuil, croyez-en son expérience. Dans le monde, on ne s'étonne, on ne se formalise jamais de voir un homme solliciter pour lui... c'est naturel... c'est de l'ambition.

VAUDREUIL, galement.

Mais l'ambition est un vice.

M^{me} DE FRESNEL.

Et ce vice-là est la vertu du siècle... Mais se mettre sans cesse en avant pour le compte des autres (c'est toujours votre mère qui parle), c'est s'exposer à mille inconvénients; c'est faire des ingrats; souvent même se faire des ennemis de ceux qu'on oblige... Oui, Vaudreuil, il vous faut un poste honorable, un emploi qui vous captive, qui vous arrache aux obsessions dont vous êtes l'objet, et si ma main vous est chère... (Riant.) C'est maintenant moi qui vous parle... eh bien! monsieur, ne fût-ce que pour vous corriger, c'est à ce prix que je la mets.

VAUDREUIL.

Ah! tout autre sacrifice!.. mais pas celui-là!... c'est au dessus de mes forces! je ne sais pas m'occuper de mes intérêts... je n'y pense même pas.

M^{me} DE FRESNEL.

Quand je vous en prie!.. à la fin c'est de l'égoïsme... Adieu.

VAUDREUIL.

Vous partez?

M^{me} DE FRESNEL, s'arrêtant.

Au fait, pas encore... j'avais à vous demander... Dites-moi, ce placement qu'on me propose, et pour lequel vous deviez prendre des renseignements?...

VAUDREUIL.

Ah! mon Dieu! je ne sais comment vous dire...

M^{me} DE FRESNEL.

Plait-il?

VAUDREUIL.

Pardon... mais, je vous aime tant... vous m'êtes si chère, que je ne puis m'empêcher de regarder vos intérêts comme les miens...

M^{me} DE FRESNEL.

Eh bien?

VAUDREUIL.

Eh bien! c'est cause que je n'y ai plus songé du tout.

M^{me} DE FRESNEL.

En vérité on ne sait si on doit rire ou se fâcher avec vous.

VAUDREUIL.

Le rire vous va si bien.

M^{me} DE FRESNEL.

Mais il faut que je rentre pour écrire à mon notaire.

VAUDREUIL.

Que ne lui écrivez-vous dans l'appartement de ma mère?

M^{me} DE FRESNEL.

Soit; car pour vous punir, je vous emmène à la campagne, afin qu'elle vous gronde comme vous le méritez.

VAUDREUIL.

Ma foi, vous vous en acquittez comme elle!

M^{me} DE FRESNEL.

C'est que comme elle peut-être...

VAUDREUIL.

Achevez...

M^{me} DE FRESNEL.

Non, non, je ne sais plus ce que je voulais dire.

VAUDREUIL.

Au fait, cela vaut bien la peine d'être deviné... (Il conduit M^{me} de Fresnel à la porte de droite, et lui baise la main. — Elle sort.)

SCÈNE II.

VAUDREUIL seul.

L'aimable femme que cette M^{me} de Fresnel!...

Mais ce qu'elle vient de me dire, est-ce possible?...
Moi, passer pour un intrigant! me faire des ennemis de ceux que j'oblige!... j'ai peine à croire... n'importe, je me tiendrai sur mes gardes, et dorénavant, au lieu de me constituer l'agent d'affaires, le pourvoyeur universel, une espèce de tout-à-tous...

SCÈNE III.

VAUDREUIL, JEAN.

JEAN, entrant.

Ouf! je n'en puis plus!

VAUDREUIL, s'étendant sur un fauteuil.

J'ai rendez-vous avec cet homme d'affaires pour cette ferme de la Brie que ma mère veut vendre... Ma foi, j'irai demain.

JEAN, à part.

J'irai demain! Il dit cela tous les jours: il aime mieux courir pour les autres!...

VAUDREUIL.

Ah! c'est toi, Jean! tu rentres bien tard!

JEAN.

Dam! monsieur, vous m'avez donné ce matin une dizaine de commissions!... Encore si c'était pour vous, si ça vous profitait!

VAUDREUIL.

Ne t'éloigne pas! j'aurai encore besoin de toi.

JEAN, d'un ton piteux.

Monseigneur, il y a ici quatre grands fainéants de laquais qui ne font jamais rien...

VAUDREUIL.

C'est qu'ils n'ont pas ma confiance; tandis que toi, je t'estime...

JEAN, se frottant les jambes.

Je suis sensible à la confiance... et aux courbatures. Pour lors, je suis donc allé d'abord chez ce petit jeune homme...

VAUDREUIL.

A qui je viens de faire avoir un surnumérariat... Pauvre garçon!

JEAN.

Il était d'une joie!... Il m'a forcé de prendre cette pièce de cent sous.

VAUDREUIL.

Il paraît que la reconnaissance est en raison inverse des avantages.

JEAN.

Après, j'ai remis à ce gros banquier la lettre où vous lui annoncez qu'il est baron... Il ne m'a rien donné celui-là!

VAUDREUIL.

Bah!... Au fait, c'est juste, un banquier!... Et puis pour être baron, il n'y a pas de quoi!

JEAN.

Enfin, j'ai porté à ce coiffeur ce congé de réformation que vous lui avez fait obtenir...

VAUDREUIL.

Et c'était assez difficile... Il a dû être ravi?

JEAN.

Joliment! ne voulait-il pas me jeter par la fenêtre!...

VAUDREUIL.

Hein! pour quel motif?

JEAN.

Voilà... Il tenait à ne pas partir, parce qu'il fait la cour à une veuve qui a des écus... et monsieur l'a fait exempter comme poitrinaire; si bien que la veuve, qui l'a su, ne veut plus entendre parler de lui... Aussi il faut l'entendre jurer, pester contre vous...

VAUDREUIL.

En vérité! (A part.) C'est une leçon; et je jure bien que le premier solliciteur qui aura recours à moi...

JEAN, à part.

Parbleu, puisque j'ai un maître qui rend tant de services, si je me faisais aussi servir par lui. (Haut.) Monsieur...

VAUDREUIL.

Qu'est-ce?

JEAN, à part.

Allons, ferme!... (Haut.) C'est pour vous dire... qu'il y a quelqu'un à qui de voir les effets de votre protection, ça a fait venir l'eau à la bouche... quelqu'un qui, pendant que vous faites pleuvoir les faveurs sur tout le monde, aurait bien envie de se mettre sous la gouttière...

VAUDREUIL.

Ce quelqu'un-là tombe mal... Ce matin encore, je n'aurais pas hésité... mais je viens de me promettre tout à l'heure de ne plus protéger personne.

JEAN, à part.

Là... quand je dis que j'ai du guignon!.. (Haut.) Quoi! personne absolument?

VAUDREUIL.

Du moins, sans y avoir regardé de très près.

JEAN, se rapprochant.

Eh bien! monsieur, regardez tout à votre aise...

VAUDREUIL, éclatant de rire.

Ah! ce pauvre Jean!... Comment! c'est pour toi?

JEAN.

Oui, monsieur, une place de garde-champêtre... C'est mon rêve, c'est mon ambition!

VAUDREUIL.

Mais tu gagnerais moins qu'ici.

JEAN.

Et l'honneur donc!... Je serais fonctionnaire public!

VAUDREUIL.

Je te dis que c'est impossible!

JEAN.

Monsieur, une place de contrôleur à l'Opéra!... Ça me serait même égal d'être bedeau.

VAUDREUIL, impatienté.

Va-t'en au diable! (Allant à la fenêtre.) Une voiture!... Eh! mais je ne me trompe pas, c'est madame de Sauzay!

JEAN.

Monsieur est-il visible ?

VAUDREUIL.

Sans doute... Ah ! tu vas entrer chez ma mère, où M^{me} de Fresnel écrit une lettre... tu la prieras de m'attendre un instant, et tu iras porter cette lettre.

JEAN, à part.

La onzième d'aujourd'hui. (Haut.) Oui, monsieur. (A part.) J'y mourrais à la peine. Il me faut une place... pour ne plus rien faire. (Il sort.)

VAUDREUIL seul.

M^{me} de Sauzay... notre cousine à la mode de Bretagne... la provinciale la plus coquette !

SCÈNE IV.

M^{me} DE SAUZAY, VAUDREUIL.

M^{me} DE SAUZAY, à qui Jean ouvre la porte.
Mon cher Vaudreuil !...

VAUDREUIL.

Vous à Paris, belle cousine ; et depuis quand ?

M^{me} DE SAUZAY.

De cette nuit... logée à l'hôtel voisin... Et votre mère ?

VAUDREUIL.

A Saint-Brice, où elle serait charmée de vous recevoir.

M^{me} DE SAUZAY.

Oh ! si j'avais le temps... mais impossible... Vous voyez en moi une sollicituse.

VAUDREUIL.

A laquelle on ne peut rien refuser.

M^{me} DE SAUZAY, minaudant.

Vous croyez ? Eh bien ! donnez donc l'exemple !

VAUDREUIL.

Que voulez-vous dire ?

M^{me} DE SAUZAY.

Que j'ai compté sur votre crédit, et après l'engagement que vous venez de prendre...

VAUDREUIL, à part.

Comme elle y va !

M^{me} DE SAUZAY.

Depuis mon veuvage, retirée à Cherbourg, je m'y dévouais à l'éducation de mon fils... et c'est pour lui ..

VAUDREUIL.

Que vous voulez une place ?

M^{me} DE SAUZAY, piquée.

Fi donc !.. Est-ce que je puis avoir un fils qui soit d'âge ?..

VAUDREUIL.

Ah ! c'est juste... Où avais-je donc les yeux en parlant ?

M^{me} DE SAUZAY, flattée.

Ce bon Vaudreuil ! Ce n'est pas que j'aie des prétentions... Mais enfin tout ce qu'il me faut pour cet enfant, c'est une bourse dans un collège de Paris... Mais, je vous en préviens cette faveur, je ne la veux

pas dans un mois, dans une semaine ; il me la faut sans délai, demain, aujourd'hui...

VAUDREUIL.

Et pourquoi cette hâte ?

M^{me} DE SAUZAY.

Elle est nécessaire : je ne suis pas venue seule à Paris ; j'y suis avec M. de Kersaint, capitaine de corvette, qui arrive d'un voyage autour du monde, et que je dois épouser en seconde nocces.

VAUDREUIL.

Ah ! vous ne me disiez pas cela !

M^{me} DE SAUZAY.

Vous voyez bien que je vous le dis... Mon futur époux va me conduire dans sa famille, à Nantes, où aura lieu notre mariage... et là, au milieu de ses nièces, de ses cousines... (Minaudant.) toutes jeunes femmes de mon âge, qui vont me donner des bals, des fêtes... emmener mon fils, l'exposer à des distractions !.. Je suis trop bonne mère pour y consentir... D'autre part, il me faut un prétexte, une raison vis-à-vis de M. de Kersaint ; sans cela il croirait, bien à tort, bon Dieu ! que j'y mets de la coquetterie... et lui qui est d'un rigorisme, d'une sévérité !.. Au lieu que si je puis lui dire : « C'est une bourse qu'on m'offre pour mon fils, une occasion superbe... » Enfin vous comprenez ?

VAUDREUIL.

Parfaitement. La question est de réussir sans retard...

M^{me} DE SAUZAY.

Et pour cela je vous persécuterai sans relâche.

VAUDREUIL.

Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez.

M^{me} DE SAUZAY.

Pourquoi cela ?

VAUDREUIL.

C'est que j'ai une manière d'obliger qui ne convient pas à tout le monde.

M^{me} DE SAUZAY.

Elle me conviendra.

VAUDREUIL.

Quand on me presse surtout, je ne vois que le succès et je m'y dirige à tout prix.

M^{me} DE SAUZAY.

C'est ce qu'il me faut.

VAUDREUIL.

Ainsi vous me donnez carte blanche ?

M^{me} DE SAUZAY.

Belle question !.. N'est-ce pas tout simple ?

VAUDREUIL.

Eh bien ! donnez-moi tous les papiers nécessaires, les renseignements... l'âge du jeune homme.

M^{me} DE SAUZAY.

Eh ! qu'est-il besoin de l'âge de l'enfant ?

VAUDREUIL.

C'est indispensable... Il me faut son acte de naissance... (Appuyant.) le vôtre aussi...

M^{me} DE SAUZAY, avec effroi.

Le mien !..

VAUDREUIL.

Qu'avez-vous donc ?

M^{me} DE SAUZAY.

Rien, rien... Au moins ces papiers ne sortiront pas de vos mains ?

VAUDREUIL.

Soyez tranquille...

M^{me} DE SAUZAY.

Je vais aller les prendre chez moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DE KERSAINT.

M. DE KERSAINT, entrant.

Ah ! madame, j'accourais vous chercher.

M^{me} DE SAUZAY.

Monsieur de Kersaint !...

VAUDREUIL.

Monsieur !

M. DE KERSAINT, à Vaudreuil.

Pardon, monsieur, de m'introduire chez vous si brusquement. Je sais que j'aurais dû attendre une présentation officielle... Mais vous m'excusez, attendu l'urgence...

VAUDREUIL.

Comment donc !... Un futur cousin !

M^{me} DE SAUZAY, à M. de Kersaint.

Mais qu'est-il arrivé ?

M. DE KERSAINT.

Ce maudit jeune homme ! J'apprends à l'instant qu'il a suivi nos traces, qu'il a obtenu un congé... qu'il est ici.

M^{me} DE SAUZAY.

Quelle audace !

VAUDREUIL.

Quoi donc ! ma cousine ? quelque adorateur opiateur, quelque rival de monsieur de Kersaint ?

M. DE KERSAINT, se posant d'un air martial.

Du tout, monsieur ! Un rival... à moi !

M^{me} DE SAUZAY, à M. de Kersaint.

Allons, allons, du calme !... (A Vaudreuil.) Vous voyez, monsieur de Kersaint est d'une susceptibilité ! c'est au point que j'ai eu mille peines à l'empêcher de faire un éclat dans cette affaire-ci.

VAUDREUIL.

Mais qu'est-ce donc ?

M^{me} DE SAUZAY.

Une nièce à moi, orpheline, demeurée sous ma garde, jolie héritière de dix mille livres de rente, qui a inspiré un fol amour à un jeune officier de notre province... L'étourdi l'a compromise par les démarches les plus hasardées...

M. DE KERSAINT.

Ces officiers en garnison sont indisciplinables !

VAUDREUIL.

Oui, oui... j'en connais plusieurs de ce genre là... un entre autres, bon cœur... mais d'une fougue... d'une violence !.. Et cet amant, il ne plaît donc pas à votre nièce ?

M. DE KERSAINT.

Elle est destinée au fils de madame.

VAUDREUIL.

Ah ! (A part.) Au jeune enfant !

M^{me} DE SAUZAY.

Oui, j'aime ces unions de famille. C'est touchant... c'est patriarcal.

VAUDREUIL, à part.

Je conçois... quand il y a dix mille livres de rente. (Haut.) Permettez cependant, ma cousine ; si la jeune personne est d'âge à faire des passions.

M^{me} DE SAUZAY.

A peine si elle a seize ans.

VAUDREUIL.

N'importe... la condamner à attendre longtemps encore votre fils.

M. DE KERSAINT.

Pas si long-temps ; car enfin, quoique ce garçon n'ait que trois mois de plus qu'elle...

VAUDREUIL, à part.

Aie ! aie !.. trois mois de plus !.. le jeune enfant a seize ans passés... Je vois pourquoi la chère cousine tient tant à ne pas l'avoir près d'elle à ses noces.

M^{me} DE SAUZAY.

Sans adieu, mon cher Vaudreuil. Je vous quitte pour aller donner des ordres, établir autour de ma nièce la plus grande surveillance...

M. DE KERSAINT, avec emphase.

Défendre tous les accès de la place !

M^{me} DE SAUZAY, bas à Vaudreuil.

Et je reviens à l'instant vous apporter les papiers en question.

VAUDREUIL, bas.

J'irai les prendre chez vous.

M^{me} DE SAUZAY, bas.

Non, non ; M. de Kersaint y serait. Il est inutile qu'il se doute des démarches...

M. DE KERSAINT, à part.

Qu'ont-ils donc à se dire tout bas ?

M^{me} DE SAUZAY, de même, à Vaudreuil.

Vous m'attendrez...

M. DE KERSAINT, prenant brusquement le bras de M^{me} de Sauzay.

Venez-vous, madame ?

VAUDREUIL, baisant la main de M^{me} de Sauzay.

Au revoir donc, ma belle parente !

M. DE KERSAINT, à part.

Cet homme-là me déplaît souverainement. (Haut et brusquement.) Monsieur, à l'avantage...

VAUDREUIL, bas à M^{me} de Sauzay.

Surtout les actes de naissance !

M^{me} DE SAUZAY, bas.

Vous les aurez. (A part.) Ah ! que de sacrifices un fils coûte à sa mère ! (Elle sort avec M. de Kersaint.)

SCÈNE VI.

VAUDREUIL, puis JEAN.

VAUDREUIL.

Il a l'air bien aimable, le marin !... Au moins

cette fois-ci on ne dira pas que je me suis engagé en étourdi... mes précautions sont bien prises. J'ai carte blanche, ce mot-là répond à tout.

JEAN, entrant.

Ouf !

VAUDREUIL.

Ah ! te voilà !... As-tu fait la commission de M^{me} de Fresnel ?

JEAN.

Je viens de lui rapporter la réponse... Ah ! les jambes !.. Elle a pris un livre en attendant monsieur.

VAUDREUIL.

Il faut que j'aille lui demander une heure ; le temps de courir au ministère de l'instruction publique.

JEAN, à part.

Là ! encore quelque nouvelle faveur qu'il va solliciter... encore si c'était pour lui ou pour moi !

VAUDREUIL.

Jean, mon tilbury.

JEAN.

Tout de suite ? (Revenant.) Monsieur va donc au ministère de l'instruction publique ?

VAUDREUIL.

Oui, pourquoi ?

JEAN.

C'est que si monsieur voulait demander pour moi une place de garde-champêtre ?

VAUDREUIL.

Oui, ce serait bien s'adresser !

DELANNOY, en dehors.

Annoncez-moi... il faut absolument que je lui parle.

VAUDREUIL.

Cette voix... Charles Delannoy ! (Delannoy entre précipitamment ; Jean sort.)

oo

SCÈNE VII.

VAUDREUIL, DELANNOY.

VAUDREUIL, l'embrassant.

Eh ! ce bon Charles ! Ma foi, je ne sais si c'était un pressentiment de ta visite, mais tout à l'heure je pensais à toi.

DELANNOY.

Ce cher Vaudreuil !

VAUDREUIL.

Oui, on parlait d'officiers indisciplinables, et alors...

DELANNOY.

Ah ! ne plaisante pas ! Si tu savais !.. tu vois le plus malheureux des hommes !

VAUDREUIL.

Est-il possible ?

DELANNOY.

Je viens recourir à ton amitié, à celle de M^{me} de Fresnel !.. Il faut que vous me sauviez.

VAUDREUIL.

Ce pauvre ami !

DELANNOY.

J'étais depuis deux mois à Cherbourg...

VAUDREUIL.

A Cherbourg ! Ah ! mon Dieu !

DELANNOY.

Eh bien, qu'as-tu donc ?

VAUDREUIL.

Va toujours !

DELANNOY.

J'y devins épris de la plus charmante personne.

VAUDREUIL.

La nièce de M^{me} de Sauzay ?

DELANNOY.

Précisément.

VAUDREUIL.

C'est cela ! (A part.) Me voilà bien, moi, entre la tante qui me fait sa confiance, et l'amant qui me demande ses services !.. Il faut que je trahisse la morale ou l'amitié... je trahirai la morale !

DELANNOY.

Mais tu sais donc ?

VAUDREUIL.

Certainement ! une jeune personne que tu as compromise par les démarches les plus hasardées.

DELANNOY.

Moi, la compromettre !.. Ah ! par exemple !.. J'épiais en tremblant un mot, un geste, un sourire... Je la suivais au bal, au spectacle, à l'église, à la promenade... partout enfin ! Mais la compromettre !..

VAUDREUIL.

Oui, oui, je vois que tu ne l'as pas du tout compromise... c'est peut-être comme cela dans l'artillerie de la marine.

DELANNOY.

Mais dis-moi d'abord... qui t'a instruit ? Tu as vu ces dames ? elles sont donc ici ? tu leur as parlé ?.. Mais réponds-moi donc ?

VAUDREUIL.

D'abord, tu me demandes trop de choses à la fois.

DELANNOY.

C'est que tu es d'un sang-froid !

VAUDREUIL.

Et toi d'une vivacité !

DELANNOY.

Après une séparation si cruelle !

VAUDREUIL.

Tu es donc bien épris ?

DELANNOY.

De mon Emma ! Je vois bien que tu ne l'as jamais vue.

VAUDREUIL.

Et elle partage tes sentiments ?

DELANNOY.

Elle ne me l'a jamais dit... mais je suis sûr qu'elle m'aime, qu'elle m'adore !

VAUDREUIL.

Comme il est modeste !

DELANNOY.

Rien ne pourra nous séparer.

VAUDREUIL.

Eh bien, tranquillise-toi ; je te servirai.

DELANNOY.

Que tu es bon ! que tu es généreux !

VAUDREUIL.

Je te dis qu'Emma sera ta femme.

DELANNOY.

Mais pourquoi cela ?

VAUDREUIL.

Parce que M^{me} de Sauzay est ma parente ; parce que je sollicite pour elle ; parce que je l'ai vue ; parce qu'elle m'a parlé de toi...

DELANNOY.

Avec bonté ?

VAUDREUIL.

Avec fureur !

DELANNOY.

Tu vois donc bien, je suis perdu !

VAUDREUIL.

Tu n'es pas perdu.

DELANNOY.

Mais que faut-il faire ?

VAUDREUIL.

Rien... Attendre patiemment ; te calmer d'abord... Je réponds de tout.

DELANNOY.

Songe bien, Vaudreuil, que ce n'est pas une parole d'étourdi : si je n'obtiens pas Emma, je me brûle la cervelle.

VAUDREUIL.

Ne te presse pas ! Emma sera ta femme... Mais je prévois des refus, des obstacles... Faut-il que j'en triomphe à tout prix ?

DELANNOY.

Tu me le demandes ?

VAUDREUIL.

Tout ce que je dirai sera bien dit ?

DELANNOY.

C'est convenu.

VAUDREUIL.

Enfin, tu me donnes... carte blanche ?

DELANNOY.

En peux-tu douter ?

VAUDREUIL.

Bien, le reste est mon affaire... J'attends justement M^{me} de Sauzay.

DELANNOY.

Elle ici !.. chez toi !

VAUDREUIL.

Je te dis qu'elle me demande un service. Tu ne m'as donc pas entendu ?... Il ne faut pas qu'elle te voie ici ; descends au jardin.

DELANNOY.

Je t'obéis.

VAUDREUIL.

Surtout, pas d'imprudencel ! et ne bouge pas sans mon ordre.

DELANNOY.

Je te le promets.

VAUDREUIL.

Attends avec patience... Sois bien calme.

DELANNOY.

Oui, je serai calme... Je le suis déjà.

VAUDREUIL.

Tu m'en as bien l'air !

JEAN, annonçant.

Madame de Sauzay.

VAUDREUIL, poussant Delannoy.

C'est elle... Sauve-toi donc !

DELANNOY.

Oh ! je crois que j'en mourrai de joie ! Adieu, Vaudreuil. Entre nous, vois-tu, c'est à la vie et à la mort ! (Il saute au cou de Vaudreuil, qui le fait sortir précipitamment par la porte du jardin.)

SCÈNE VIII.

VAUDREUIL, JEAN.

VAUDREUIL, à Jean.

Eh bien, fais entrer. (A part.) Et M^{me} de Fresnel qui s'impatiente !

JEAN.

Oui, monsieur. (Fausse sortie. Revenant sur ses pas et s'approchant mystérieusement de Vaudreuil.) Monsieur !

VAUDREUIL.

Eh bien, que veux-tu ?

JEAN.

Il y a un garde-champêtre qui est mort près de Longjumeau.

VAUDREUIL.

Encore ! C'est une monomanie.

JEAN, allant au fond.

Il avait trop chaud... il a bu...

VAUDREUIL.

Me laisseras-tu tranquille ?

JEAN, ouvrant la porte du fond.

Entrez, madame.

SCÈNE IX.

VAUDREUIL, M^{me} DE SAUZAY, des papiers à la main.

VAUDREUIL.

Quoi ! ma cousine, vous avez pris la peine ?..

M^{me} DE SAUZAY.

Je tenais à vous remettre moi-même ces papiers, pour être sûre qu'ils ne tomberaient pas en des mains indiscretes. Vous trouverez tout sous ce pli, et maintenant je vous laisse.

VAUDREUIL.

Quoi ! si brusquement ?

M^{me} DE SAUZAY.

Vous savez bien qu'il faut que je surveille ma nièce, puisque ce jeune officier...

VAUDREUIL, à part.

Commençons l'attaque. (Haut.) Soyez tranquille. Je vous réponds que dans ce moment il n'y a pas le moindre danger qu'il s'introduise chez vous.

M^{me} DE SAUZAY.
Pourquoi cela?
VAUDREUIL.
Parce qu'il est ici.
M^{me} DE SAUZAY.
Ah ! mon Dieu !.. Vous le connaissiez ?
VAUDREUIL.
C'est mon ami.
M^{me} DE SAUZAY, voulant sortir.
Laissez-moi partir... Vous allez me parler pour lui ; c'est inutile.
VAUDREUIL.
Mais veuillez m'entendre...
M^{me} DE SAUZAY.
Voulez-vous mettre à prix vos services ?
VAUDREUIL.
Ah ! vous me jugez bien mal !
M^{me} DE SAUZAY.
Alors, ne me parlez jamais de ce jeune homme.
VAUDREUIL.
Vous le haïssez donc bien ?
M^{me} DE SAUZAY.
Jamais il n'épousera ma nièce : il l'a compromise.
VAUDREUIL.
Raison de plus.
M^{me} DE SAUZAY.
Une héritière de dix mille livres de rente à un officier sans fortune !
VAUDREUIL.
Qui peut s'en faire une avec son épée... N'a-t-il pas de la bravoure, de l'esprit, des talents ?
M^{me} DE SAUZAY.
C'est possible... Je ne lui refuse rien...
VAUDREUIL.
Excepté celle qu'il aime.
M^{me} DE SAUZAY.
Et qui est destinée à mon fils... vous le savez bien.
VAUDREUIL.
Mais vous voulez donc qu'il meure de désespoir ?
M^{me} DE SAUZAY.
Ah ! si vous me faites des lieux communs et du romantisme, c'est bien amusé, même en province... On ne meurt plus d'amour, vous le savez bien... Obligez-moi, ou ne m'obligez pas, vous en êtes le maître... mais ne me parlez plus de votre ami, ou je me retire à l'instant.
VAUDREUIL, à part.
Allons ! un coup de tête ! ou Delannoy est mort. (Haut, tragiquement.) Madame de Sauzay !
M^{me} DE SAUZAY, de même.
Monsieur de Vaudreuil !
VAUDREUIL.
Si ce mariage était nécessaire !
M^{me} DE SAUZAY.
Plait-il ?
VAUDREUIL.
S'il n'était plus temps de vous y opposer !

M^{me} DE SAUZAY.
Grand Dieu !
VAUDREUIL.
S'il y allait de l'honneur de votre famille !
M^{me} DE SAUZAY.
N'achevez pas... Comment ! il vous aurait dit ?..
VAUDREUIL.
Ne poussez pas au désespoir un généreux jeune homme...
M^{me} DE SAUZAY.
Qui couvre mon nom d'opprobre...
VAUDREUIL.
Qui veut réparer sa faute...
M^{me} DE SAUZAY.
Sa faute ! Ah ! j'en aurai une attaque de nerfs... Ma tête se perd... j'en mourrai !..
VAUDREUIL, à part.
Pauvre femme !... elle me fait de la peine !..
Mais aussi ce pauvre garçon !
M^{me} DE SAUZAY.
Mon Emma si vertueuse, si sage ! que j'ai élevée dans mes principes !..
VAUDREUIL, à part.
C'est peut-être pour ça. (Haut.) Ma bonne madame de Sauzay, remettez-vous ! (A part.) Je m'attendrais aussi, moi !
M^{me} DE SAUZAY.
Mais je l'ai chassé !
VAUDREUIL.
Mais il revient !
M^{me} DE SAUZAY.
Mais je l'ai traité avec mépris !
VAUDREUIL.
Mais il oublie tout !... Il veut votre nièce, et rien de plus...
M^{me} DE SAUZAY.
Mais monsieur de Kersaint, avec son fanatisme d'honneur !
VAUDREUIL.
Il ne saura rien... Dites que vous vous êtes laissé fléchir par mes prières, que j'ai pleuré, que vous avez pleuré, enfin que nous avons tous pleuré !... La sensibilité explique tout... (Appuyant.) chez une jeune et jolie femme !
M^{me} DE SAUZAY, minaudant.
Ah ! mon ami, que vous savez bien consoler !
VAUDREUIL.
Je cours chercher Delannoy, l'amener à vos pieds.
M^{me} DE SAUZAY.
Arrêtez... dans l'état où sont mes nerfs... je ne saurais supporter une telle entrevue... plus tard... tantôt...
VAUDREUIL.
Eh bien ! écrivez-lui !
M^{me} DE SAUZAY.
Oui, je suivrai vos conseils ! (Pressant les mains de Vaudreuil.) Mon cher monsieur de Vaudreuil !
VAUDREUIL, parodiant son ton pathétique.
Ma chère madame de Sauzay ! (A part.) Décidément, je vais pleurer aussi... moi ! (Transition brusque.) Voilà des plumes, du papier...

M^{me} DE SAUZAY, assise, écrivant.

« Monsieur, après la fatale confidence... »

VAUDREUIL, vivement.

Non, non... c'est inutile... Une lettre toute simple... pas d'irritation.

M^{me} DE SAUZAY.

Vous avez raison ; mais je ne sais que mettre... Ah! ma tête!... ma tête!... (Écrivant.) « Monsieur, après le funeste aveu... »

VAUDREUIL.

Mais c'est la même chose.

M^{me} DE SAUZAY, recommençant à écrire.

« Monsieur, après tout ce que m'a dit M. de Vaudreuil... »

VAUDREUIL, vivement.

C'est cela... c'est cela. (A part.) Ça ne me compromet pas.

M^{me} DE SAUZAY, continuant d'écrire.

» Je ne puis vous refuser ma nièce...

VAUDREUIL.

Très bien!

M^{me} DE SAUZAY.

» Laissez-moi deux heures pour calmer mon émotion!...

VAUDREUIL.

C'est tout naturel!

M^{me} DE SAUZAY.

» Puissiez-vous réparer le mal que vous m'avez fait!... »

VAUDREUIL, vivement, pendant que M^{me} de Sauzay ferme sa lettre.

Il le réparera! il réparera tout le mal qu'il a fait! je vous en réponds. (A part.) Il n'aura pas de peine! (Il prend la lettre.)

M^{me} DE SAUZAY.

Maintenant, veuillez me reconduire à mon hôtel... je suis si émue... si bouleversée!...

VAUDREUIL, à part.

Ah! mon Dieu! et M^{me} de Fresnel qui m'attend!

M^{me} DE SAUZAY.

Puis, vous irez au ministère plaider la cause de mon fils.

VAUDREUIL, à part.

Allons! je n'en sortirai pas. (Il sonne.) (Haut.) Jean!

JEAN, entrant.

Monsieur a sonné?

VAUDREUIL.

Cette lettre à remettre!

JEAN, à part.

La douzième! et toujours pour les autres!

VAUDREUIL, bas à Jean.

Ici... au jardin. (A M^{me} de Sauzay, lui baisant la main.) Venez-vous?

M^{me} DE SAUZAY, comme précédemment.

Mon cher monsieur de Vaudreuil!

VAUDREUIL, de même.

Ma chère madame de Sauzay!

(Vaudreuil et M^{me} de Sauzay sortent par le fond.)

SCÈNE X.

JEAN, M^{me} DE FRESNEL.

M^{me} DE FRESNEL, qui sort de l'appartement à droite.
Qu'ai-je vu?

JEAN, à part.

Au moins, il lui a baisé la main... il a ça pour lui, ça me console.

M^{me} DE FRESNEL, à elle-même.

Vaudreuil!... me faire prier de l'attendre chez sa mère, et au bout d'une heure, quand je perds patience, c'est avec une femme que je le trouve! une femme qui sort avec lui, et bien familièrement, ce me semble!

JEAN, lisant l'adresse de la lettre.

« A M. Delannoy... » Heureusement que ce n'est pas loin! il est au jardin. (Il va pour sortir.)

M^{me} DE FRESNEL.

Jean!

JEAN.

Madame?

M^{me} DE FRESNEL.

Ton maître ne t'a chargé de rien pour moi?

JEAN.

Mon Dieu! non; mais ce ne peut être qu'un oubli... dans le feu de la conversation...

M^{me} DE FRESNEL.

Il était donc bien occupé avec cette dame?

JEAN.

C'est probable. Voilà la seconde fois d'aujourd'hui qu'elle revient.

M^{me} DE FRESNEL.

La seconde! est-ce que je vous demande cela? (Plus doucement.) Sais-tu quelle est cette dame?

JEAN.

Une sollicitieuse, je présume, car monsieur va courir pour elle au ministère.

M^{me} DE FRESNEL, à part.

Et moi qui lui reprochais ce matin ses démarches désintéressées... peut-être le sont-elles moins que je ne le croyais. (Haut.) Est-ce qu'elle est jolie?

JEAN.

Ah! pour ça, des yeux... une physionomie! J'aurais bien voulu être à la place de monsieur quand il lui a baisé la main.

M^{me} DE FRESNEL.

Ah! il a...

JEAN.

Tiens! c'est bien le moins! s'il use notre crédit pour elle, faut bien qu'il nous en rentre quelque chose!

M^{me} DE FRESNEL, à part.

Je ne resterai pas une minute de plus ici. (Elle va pour sortir.)

JEAN.

Madame n'attend pas mon maître pour partir à la campagne?

M^{me} DE FRESNEL.

Non, je rentre chez moi.

JEAN.

A propos de campagne, dites donc, madame, il n'est pas encore mort, votre garde-champêtre ?

M^{me} DE FRESNEL.

Il va mieux.

JEAN, à part.

Vieil intrigant !

M^{me} DE VAUDREUIL, à part.

Sortons... et si Vaudreuil ose venir me chercher... (Fausse sortie.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DELANNOY.

DELANNOY, entrant par la porte du jardin.

(A part.) Je viens de les voir sortir ensemble, et j'ignore...

JEAN.

Ah! monsieur... cette lettre pour vous!

DELANNOY, vivement, sans voir M^{me} de Fresnel.

Eh! donne donc! (Jean sort.) (Ouvrant la lettre et la parcourant. — Avec une explosion de joie.) Qu'ai-je lu ?

M^{me} DE FRESNEL.

Eh! mais, c'est monsieur Delannoy!

DELANNOY, avec transport.

Madame de Fresnel!... Ah! madame, si vous saviez! Vaudreuil est le meilleur, le plus affectueux des hommes!

M^{me} DE FRESNEL.

Pour affectueux, je n'en doute pas... Tout à l'heure encore, en tête à tête avec une dame...

DELANNOY.

Ah! vous savez!...

M^{me} DE FRESNEL.

Sans doute, et l'entretien le plus long, le plus animé...

DELANNOY.

Comme c'est bien de sa part!

M^{me} DE FRESNEL.

Et il a fini par lui baiser la main avec une chaleur!...

DELANNOY.

Je le reconnais bien là... Je n'oublierai jamais un pareil dévouement!

M^{me} DE FRESNEL.

Plait-il ?

DELANNOY.

Oui, madame, oui... c'est pour moi, c'est mon mariage qu'il négociait.

M^{me} DE FRESNEL.

Votre mariage! (A part.) Ah! ça me rassure un peu. (Haut.) Ainsi, c'est pour vous faire obtenir la main de cette dame...

DELANNOY.

La main de sa nièce... ne confondons pas!

M^{me} DE FRESNEL.

Ah! (Avec intention.) N'importe, je vous félicite, car, s'il faut juger de votre prétendue par sa tante... (Appuyant.) qu'on dit très jolie...

DELANNOY.

M^{me} de Sauzay!... mais oui, elle est encore fort bien...

M^{me} DE FRESNEL, avec joie.

Encore!... (Se reprenant) Ah! vous autres jeunes gens, dès qu'une femme n'a plus vingt ans!...

DELANNOY.

Si vous disiez trente!

M^{me} DE FRESNEL.

Quoi!... cette dame...

DELANNOY.

Et même trente-six!...

M^{me} DE FRESNEL, à part.

Je respire tout à fait. (Haut.) Ce pauvre Vaudreuil! Vous avez bien raison... c'est le meilleur cœur...

DELANNOY.

Oh! si je pouvais le récompenser du service que je lui dois!...

M^{me} DE FRESNEL, à part.

Et qui a manqué de lui coûter cher. (Haut.) Le récompenser!... vous auriez de la peine... il ne veut rien... J'ai eu beau le sermonner ce matin encore... et pourtant... une occasion superbe, dont sa résistance m'a empêché de lui parler. Je vous en fais juge : hier j'ai appris la vacance d'une recette générale ; sur-le-champ, sans l'en prévenir, je l'ai demandée pour lui. J'ai fait appuyer la demande par mon oncle, le comte d'Hérouville...

DELANNOY.

Pair de France?

M^{me} DE FRESNEL.

Eh bien, l'affaire ne réussira pas, parce que je ne puis déterminer votre ami à agir lui-même!

DELANNOY.

Cependant, avec une protection aussi puissante...

M^{me} DE FRESNEL.

Non, cela ne suffira pas, vous dis-je! on veut qu'il se mette sur les rangs, qu'il témoigne positivement que cette faveur lui sera agréable. Au fait, c'est tout naturel... il ne veut pas s'accommoder aux mœurs du temps... il demande toujours sans rien prendre...

DELANNOY.

Tandis qu'il y en a tant qui prennent sans demander... Eh! mais, attendez donc!... Quelle idée!...

M^{me} DE FRESNEL.

Quoi donc ?

DELANNOY.

Il est si bon que je voudrais le servir malgré lui!

M^{me} DE FRESNEL.

Et comment ?

DELANNOY.

Si, en lui faisant croire qu'il agit pour un autre, on le faisait agir pour lui?...

M^{me} DE FRESNEL.

Mais vous avez raison!... je n'y avais jamais songé!

DELANNOY.

N'est-ce pas son tilbury qui rentre ?

M^{me} DE FRESNEL, regardant à la fenêtre.Oui, c'est lui!... il monte par le petit escalier...
je me sauve...

DELANNOY.

Vous dites qu'il s'agit d'une recette générale...

M^{me} DE FRESNEL.

Une recette superbe! Les Bouches-du-Rhône!

DELANNOY, très vivement.

Demandée pour lui par...

M^{me} DE FRESNEL, de même.

Par moi, madame de Fresnel...

DELANNOY, de même.

Et le comte de...

M^{me} DE FRESNEL, de même.

Le comte d'Hérouville.

DELANNOY.

Cela suffit.

M^{me} DE FRESNEL.

Adieu! (Elle sort.)

SCÈNE XII.

DELANNOY, seul.

Quel bonheur, si je pouvais lui rendre service
pour service!

SCÈNE XIII.

DELANNOY, VAUDREUIL.

VAUDREUIL.

Victoire! mon ami! le jeune homme aura la
pension!

DELANNOY.

Et moi, j'aurai la nièce!... Tiens, lis ce que
m'écrit M^{me} de Sauzay!

VAUDREUIL, vivement.

Ce n'est pas la peine!

DELANNOY.

Mais comment as-tu fait pour vaincre sa résis-
tance?

VAUDREUIL.

Je n'ai pas besoin de te le dire... (A part.) Il
le saura bien assez tôt...

DELANNOY.

Tu as dû agir bien habilement!

VAUDREUIL.

Oh! je t'en réponds!...

DELANNOY.

Quelle reconnaissance ne te dois-je pas!

VAUDREUIL.

Tu es donc heureux?

DELANNOY.

Je crois que j'en mourrai de joie!

VAUDREUIL.

Eh bien! tout le monde est content, car de mou

côté j'ai réussi, et j'ai fait prévenir M^{me} de Sau-
zay... Ma foi, j'ai emporté la chose d'assaut! Il
est vrai que j'y ai mis un feu, une adresse!... j'ai
attendri le chef de division... j'ai fait pleurer le
garçon de bureau! on eût dit un père plaidant la
cause de son enfant!... Aussi tu ne t'imaginerais
jamais ce qu'ils ont supposé!...

DELANNOY.

Quoi donc ?

VAUDREUIL.

Je te dirai ça plus tard... Ma foi! je ne les ai
pas démentis... l'affaire était manquée... et puis,
d'ailleurs, j'avais carte blanche. Maintenant, mon
ami, sans façon, je te quitte. Il y a là une dame
qui n'attend.

DELANNOY.

M^{me} de Fresnel...

VAUDREUIL.

Tu l'as vue ?

DELANNOY.

Elle vient de sortir.

VAUDREUIL, surpris.

Quand je rentre pour la conduire à la campagne
de ma mère!

DELANNOY.

Une affaire urgente, à ce qu'elle m'a dit : des
démarches dont elle s'est chargée...

VAUDREUIL.

Elle?...

DELANNOY.

Oui... une place à obtenir.

VAUDREUIL.

Pas possible!... quand ce matin encore elle me
châpitrait sur ma manie de rendre service!

DELANNOY.

Eh bien! cela n'empêche pas : elle voulait te de-
mander quelque chose pour elle; mais elle l'a trou-
vé si mal disposé, si négligent pour ses intérêts...

VAUDREUIL, vivement.

Quelque chose pour elle!... Ah! parle donc!...
N'est-elle entrée dans aucun détail?

DELANNOY, d'un air indifférent.

Si fait... vaguement... Mais je n'ai pas fait grande
attention, je te l'avoue... Attends, cependant...
(Cherchant.) Oui, il était question d'une recette gé-
nérale... celle de Marseille... qu'elle a demandée
pour quel'un, de concert avec son parent... le
comte d'Hérouville.

VAUDREUIL.

Alors, ça dépend du ministère des finances... J'ai
par là un ami tout puissant à qui j'ai rendu dans le
temps certain service dont il ne se souvient plus,
depuis qu'il est millionnaire. C'est un garçon d'es-
prit; il me comprendra : pétition vaut quittance.

DELANNOY.

Tu voudrais sacrifier?..

VAUDREUIL.

Pour M^{me} de Fresnel!... Le nom de son protégé?...

DELANNOY, à part.

Nous y voilà!... (Haut, ayant l'air de chercher.)
Maudite mémoire!... Tu vas me gronder : je l'ai
oublié.

VAUDREUIL.

Fâcheux contre-temps!...

DELANNOY.

Sans doute : les instans sont si précieux en pa-
reil cas... (Avec une indifférence affectée.) Mais elle
t'en reparlera.

VAUDREUIL.

Oh! ce n'est plus la même chose... J'aurais écrit
tout de suite : cela m'aurait réconcilié avec M^{me} de
Fresnel qui me boude...

DELANNOY, vivement.

Certainement, elle est très piquée contre toi!

VAUDREUIL.

J'aurais tenu beaucoup à lui faire cette surprise.
Aussi comment diable vas-tu oublier?...

DELANNOY.

C'est de ta faute : tu m'as rendu si heureux!..
Mais ne pourrais-tu te passer du nom?

VAUDREUIL.

Impossible!

DELANNOY.

Pourquoi?... Si tu disais, par exemple... qu'il
s'agit de la recette générale demandée au ministre
par M^{me} de Fresnel et par le comte d'Hérouville?

VAUDREUIL.

Ah! tu as raison.

DELANNOY.

Si tu disais... que tu l'intéresses vivement au
postulant?

VAUDREUIL, vivement.

C'est cela : je mettrai le postulant.

DELANNOY.

Si tu ajoutais... que tu seras très reconnaissant
de ce choix, que tu le regarderas comme une fa-
veur personnelle?...

VAUDREUIL.

C'est cela... (Se mettant à son bureau.) Sois tran-
quille, je tiens ma lettre... M^{me} de Fresnel sera
flattée de mon zèle, de mon empressement... Je
mettrai le postulant.

DELANNOY, vivement.

Tu mettras le postulant!

VAUDREUIL.

Oui, mais quel homme est-ce?... Il faut au
moins que je parle de ses qualités, de son carac-
tère.

DELANNOY.

Oh! c'est un homme excellent, à ce qu'elle m'a
dit : famille honorable... de la probité, enfin toutes
les garanties... et puis de la fortune...

VAUDREUIL.

Ah! ça va sans dire, puisqu'il vise à une place
lucrative... c'est qu'il est riche!... Et, avec cela,
pas de défauts?

DELANNOY.

Ah! si, si!... des défauts, beaucoup de défauts...

Tiens, il te ressemble... il est fier, orgueilleux...
n'aime pas demander pour lui-même... et puis, il
est paresseux, mais très paresseux... quand il est
question d'agir pour lui.

VAUDREUIL.

Ceci achève de le recommander à mes yeux...
Tu vas voir de quel style je vais l'appuyer... Louer
toujours, c'est trop commun... c'est suspect... moi,
je dis du mal des gens pour les servir... cela donne
un air d'impartialité qui fait bien. (Écrivant.) « Mon
» cher ami, M^{me} de Fresnel et M. le comte de...

DELANNOY.

D'Hérouville.

VAUDREUIL.

Ah! oui... « Ont demandé à ton ministre la re-
» cette générale de Marseille pour une personne
» dont j'appuie vivement la candidature. »

DELANNOY.

C'est cela!

VAUDREUIL.

« Le postulant est un homme capable... un peu
» paresseux... »

DELANNOY.

Mais, non!

VAUDREUIL.

Laisse donc... ça fera bien... c'est une recom-
mandation au ministère... « Un peu paresseux,
» mais plein d'honneur et de loyauté. Je compte
» sur ton amitié pour décider sa nomination. Ce
» que tu feras pour lui, ce sera le faire pour moi. »

DELANNOY, à part.

Il ne croit pas si bien dire!... quand je lui au-
rais dicté...

VAUDREUIL, sonnante.

Jean!

JEAN, entrant en scène.

Monsieur!

VAUDREUIL, continuant à écrire.

Cette lettre que j'achève... au ministère des
finances.

JEAN, à part.

La treizième!... Eh bien, ça lui portera malheur,
à celle-là...

(Il s'assied dans un fauteuil au fond du théâtre, et
s'endort.)

DELANNOY, regardant à sa montre.

Mon ami... voici l'heure fixée par M^{me} de Sau-
zay... tu m'excuses.

VAUDREUIL, pendant qu'il ferme et cachète la lettre.

Parbleu!... Ah! dis donc, où en étais-tu avec
la jeune personne?

DELANNOY.

Je ne te l'ai pas caché... quelques mots échan-
gés, quelques visites... qu'on m'a bientôt forcé
d'interrompre... puis une intelligence de regards,
de sourires...

VAUDREUIL.

Ainsi, jamais autre chose... Là... sois bien
franc...

DELANNOY, vivement.

Tu m'offenses.

VAUDREUIL, à part.

Allons, j'ai menti... mais je l'ai marié!... Il ne s'attend pas aux reproches qu'on va lui faire!

DELANNOY, à part.

Il a écrit!... Je cours près de mon Emma!

(Il sort précipitamment.)

VAUDREUIL, se levant et voyant Jean endormi, en lui frappant l'épaule.

Eh bien! tu dors, toi?

JEAN, s'éveillant en sursaut.

Votre permis, monsieur! votre permis?

(Il reste tout interdit.)

VAUDREUIL.

Es-tu imbécile?

JEAN.

J'étais garde-champêtre!

VAUDREUIL.

Va porter cette lettre.

JEAN, à part.

Si au moins c'était pour lui!... (Il sort.)

SCÈNE XIV.

VAUDREUIL, seul.

Ah! quelle journée!... que d'agitations! que de démarches! Je devais pourtant passer chez mon agent de change pour cette opération sur les valeurs espagnoles!... Ma foi, au diable les affaires! j'irai demain!

SCÈNE XV.

VAUDREUIL, M. DE KERSAINT.

M. DE KERSAINT, dans la coulisse.

C'est bien... c'est bien... je saurai m'annoncer moi-même.

VAUDREUIL.

M. de Kersaint!... Ah! je comprends! il sait déjà ce que j'ai fait pour son beau-fils... une visite de remerciemens...

M. DE KERSAINT, entrant en scène. (A part.)

Le voilà!... il faudra bien qu'il s'explique!... (D'un ton belliqueux.) Nous verrons s'il persistera à soutenir qu'il est le père de l'enfant!...

VAUDREUIL.

Mon futur cousin...

M. DE KERSAINT.

Monsieur...

VAUDREUIL.

Je devine le but de votre visite... Mais à quoi bon prendre cette peine?... Ne me remerciez pas, monsieur, je vous en prie.

M. DE KERSAINT, à part.

Le remercier!... ah! bien, par exemple!

VAUDREUIL.

Ce que j'ai fait, monsieur, j'ai eu le plus grand plaisir à le faire.

M. DE KERSAINT, vivement.

Je n'en doute pas...

VAUDREUIL.

Et je serais tout prêt à recommencer.

M. DE KERSAINT.

C'est trop de bonne volonté!

VAUDREUIL.

M^{me} de Sauzay vous a donc appris...

M. DE KERSAINT.

Oui, monsieur... elle venait de m'annoncer, avec quelque embarras, que vos instances avaient changé ses vues sur sa nièce, et j'admiraïs, sans la comprendre, votre influence sur son esprit, lorsqu'elle reçoit tout-à-coup un message de votre part : elle l'ouvre!... et d'un air d'étonnement..... « Quel bonheur pour mon fils! s'écrie-t-elle, voyez » donc quelle surprise me ménageait ce cher Vaudreuil! » Je lis, et je ne suis pas en effet moins surpris qu'elle d'un si vif intérêt; car il y avait dans tout cela quelque chose d'étrange, dont j'ai voulu pénétrer le mystère... Heureusement, nous avons aussi des amis dans les bureaux...

VAUDREUIL.

Eh bien?

M. DE KERSAINT.

Eh bien! je m'y suis rendu sur-le-champ... et, amenant la conversation sur vous, sur M^{me} de Sauzay, sans avoir l'air de m'y intéresser, j'ai appris...

VAUDREUIL, à part.

Aie!... aie!... Le diable de capitaine!... je n'y avais pas songé!...

M. DE KERSAINT, appuyant.

J'ai appris qu'en signant pour le fils de M^{me} de Sauzay la faveur que vous sollicitiez, on avait cru vous accorder une grâce... (Articulant.) toute personnelle.

VAUDREUIL.

Permettez...

M. DE KERSAINT.

Et qu'enfin vous avez laissé croire...

VAUDREUIL.

J'ai dit le contraire...

M. DE KERSAINT.

Légalement peut-être, pour mieux persuader...

VAUDREUIL.

J'ai nié par deux fois!

M. DE KERSAINT.

C'est cela... en pareil cas, deux négations valent...

VAUDREUIL.

Ah! monsieur, c'en est trop! Je ne sais ce qu'on a pu vous dire au ministère; mais ce qu'il y a de sûr...

M. DE KERSAINT.

Ce qu'il y a de sûr, monsieur, c'est qu'on a vu en vous un père sollicitant pour son enfant.

VAUDREUIL.

Qu'est-ce que cela prouve?... sinon la chaleur de mes démarches.

M. DE KERSAINT.

Preuve extrêmement agréable pour moi, et dont je serai charmé de vous témoigner (D'un ton belliqueux.) ma reconnaissance...

VAUDREUIL.

Plait-il?... Si c'était de vous que M^{me} de Sauzay fût veuve, je concevrais vos plaintes; mais...

M. DE KERSAINT.

Mais, en l'épousant en secondes noces, je continue son premier mari... je deviens solidaire de tout le passé, et en conséquence...

VAUDREUIL.

Vous voulez une rencontre?.. Soit... c'est une manière comme une autre de commencer la parenté...

M. DE KERSAINT, avec chaleur.

Je veux une réparation pour M^{me} de Sauzay.

VAUDREUIL, de même.

Eh bien! monsieur, vous l'aurez!

M. DE KERSAINT.

Mes témoins sont en bas.

VAUDREUIL.

J'aurai les miens!

M. DE KERSAINT.

Le lieu du rendez-vous?...

VAUDREUIL.

A votre choix!

M. DE KERSAINT.

Quelles seront vos armes?

VAUDREUIL.

Ce seront les vôtres.

M. DE KERSAINT.

Venez, monsieur!

VAUDREUIL, prenant son chapeau, à part.

Obligez donc!... (Au moment où ils vont sortir par le fond, ils se rencontrent avec Delannoy, qui entre.)

SCÈNE XVI.

DELANNOY, à Vaudreuil.

Ah! je te retrouve enfin!

VAUDREUIL.

Parbleu! tu arrives à propos... Je me bats avec monsieur, tu vas me servir de témoin.

DELANNOY.

Quand d'abord tu m'auras donné satisfaction.

VAUDREUIL, stupéfait.

Comment, et lui aussi!

M. DE KERSAINT, à Delannoy.

Monsieur, je me suis présenté le premier... et j'exige...

DELANNOY, à M. de Kersaint.

Monsieur, mon offense est la plus grave.

VAUDREUIL, à part.

Vous allez voir qu'ils vont se battre pour savoir qui me tuera le premier. (A Delannoy.) Et de quoi diable te plains-tu?

DELANNOY.

De quoi je me plains?... Tu me le demandes,

quand tu m'as calomnié auprès de M^{me} de Sauzay!

VAUDREUIL, à part.

Là! à son tour maintenant!

DELANNOY.

Lui présenter ce mariage comme indispensable! Attaquer l'honneur de sa nièce!

M. DE KERSAINT, à part.

Qu'est-ce que j'entends là?

VAUDREUIL.

Mais c'était le seul moyen de triompher d'elle.

DELANNOY.

N'importe.

VAUDREUIL.

Tu voulais te tuer.

DELANNOY.

Il fallait me laisser faire.

M. DE KERSAINT, hors de lui.

Comment! ce qui aurait décidé M^{me} de Sauzay, c'est qu'on lui a fait confiance (Montrant Delannoy.) que monsieur...

DELANNOY, à M. de Kersaint.

Confiance!... Un pareil mot... Douteriez-vous de ma parole?

M. DE KERSAINT.

Jeune homme! après ce que vous avez fait... on a le droit de vous accuser.

DELANNOY.

Et moi, j'ai le droit de punir un mot offensant!

M. DE KERSAINT, montrant Vaudreuil.

Si vous êtes innocent, monsieur est doublement coupable, car il a trompé M^{me} de Sauzay.

VAUDREUIL.

Êtes-vous juge de mes actions?

DELANNOY.

Il m'a calomnié.

M. DE KERSAINT.

Il a dit vrai.

VAUDREUIL et DELANNOY, ensemble.

Monsieur!

M. DE KERSAINT.

Messieurs!

TOUS TROIS.

Vous me ferez raison!

VAUDREUIL.

Là!... Nous allons nous battre tous les trois... ça sera plus drôle!

VAUDREUIL, sonnant.

Jean! (Jean entre.) Mes pistolets! mes épées!

JEAN, effrayé.

Comment, monsieur!

VAUDREUIL.

Va donc!

JEAN, à part, en sortant.

Cette fois, au moins, c'est pour lui.

SCÈNE XVII.

VAUDREUIL, DELANNOY, M. DE KERSAINT, M^{me} DE FRESNEL, JEAN.

VAUDREUIL.

M^{me} de Fresnel ! (Bas à Delannoy et à M. de Kersaint.) Pas un mot, messieurs, devant cette dame.

M^{me} DE FRESNEL.

Eh bien, monsieur de Vaudreuil, êtes-vous prêt ? Ma voiture est en bas ; pouvez-vous m'accompagner chez votre mère, à Saint-Brice ?

VAUDREUIL, avec embarras.

Certainement... je suis à vos ordres.

M^{me} DE FRESNEL, à part.

Comme il est troublé !

JEAN, rentrant avec les épées et la boîte à pistolets. Voici, monsieur... (D'une voix larmoyante.) les épées... les pistolets !

VAUDREUIL, à part.

Maladroit !

M^{me} DE FRESNEL, effrayée.

Des armes !... un duel !

VAUDREUIL.

Madame !

JEAN, bas à M^{me} de Fresnel, montrant Vaudreuil. J'étais là dedans... j'ai entendu... On croit que monsieur est le père de l'enfant !

M^{me} DE FRESNEL, à part.

Le père de l'enfant !.. (Haut.) Répondez-moi, Vaudreuil... quels sont vos projets ?

VAUDREUIL.

Rien... Un pari... une gageure !

M^{me} DE FRESNEL.

Ah ! vous me trompez !

JEAN, montrant M. de Kersaint, bas.

Il va se battre avec celui-ci pour la dame de tantôt.

M^{me} DE FRESNEL, à part.

M^{me} de Sauzay !

JEAN, bas, montrant Delannoy.

Puis, avec celui-là... pour la jeune personne...

M^{me} DE FRESNEL, à part.

Se peut-il ?

JEAN, bas.

Puis, ils vont se battre tous les trois ensemble.

M^{me} DE FRESNEL, haut.

Messieurs, vous m'expliquerez...

JEAN, bas à M^{me} de Fresnel.

Voici la mère de l'enfant ! (Il sort après que M^{me} de Sauzay est entrée.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, moins JEAN, M^{me} DE SAUZAY.

M^{me} DE SAUZAY.

J'étais sûre, messieurs, de vous trouver réunis. Monsieur Delannoy, d'après le beau mouvement d'indignation que vous avez fait éclater devant moi, j'ai cru devoir interroger Emma ; ses ré-

ponses m'ont convaincue que vous êtes sans reproches.

DELANNOY, à M. de Kersaint, d'un air de triomphe.

Ah ! monsieur, vous voyez bien !..

M. DE KERSAINT.

S'il en est ainsi, jeune homme... réparation d'honneur !

M^{me} DE SAUZAY.

Sans doute, je vous rends toute mon estime ; vous avez acquis mon affection... mon amitié... (Transition.) Ma nièce épousera mon fils.

DELANNOY.

Grand Dieu !

VAUDREUIL.

Ah ! tu vois bien !

DELANNOY, courant à Vaudreuil.

Mon ami !... qu'ai-je fait ? Tire-moi de là !

VAUDREUIL.

Du tout, je ne m'en mêle plus !

M^{me} DE SAUZAY.

Vous faites bien, monsieur de Vaudreuil... car, quel que soit le service que vous avez rendu à mon fils...

M. DE KERSAINT.

Oui... aux dépens de sa mère !

M^{me} DE SAUZAY.

Comment !... Qu'est-ce donc ?

VAUDREUIL.

Rien qui doive vous alarmer, ma cousine ; car si M. de Kersaint ne l'avait pas pris avec moi sur un ton qui rendait toute explication impossible, je lui aurais prouvé sans peine que je ne pouvais être pour rien dans les méchants propos...

M^{me} DE SAUZAY.

Des propos !... sur moi !... Est-il possible ?

M. DE KERSAINT.

Oui, madame !... et sur votre fils... qui passo pour le sien !

M^{me} DE SAUZAY.

Quelle horreur !... Ah ! mes nerfs ! (A Vaudreuil.) Monsieur, il faut que je sois justifiée...

VAUDREUIL, gaiement.

Est-ce à tout prix ? me donnez-vous carte blanche ?

M^{me} DE SAUZAY.

C'est odieux !... Quand il y va de ma réputation !...

VAUDREUIL.

Qui va reprendre tout son lustre, grâce à un moyen bien simple... J'ai sur moi l'acte de naissance de votre fils... il a seize ans.

M^{me} DE SAUZAY, se laissant tomber dans un fauteuil.

Ah ! je me trouve mal !

M. DE KERSAINT, voulant courir à elle.

Madame !...

VAUDREUIL, bas, l'arrêtant.

Soyez donc tranquille !... ça n'aura pas de suite. (A part.) Je connais la chère cousine. (Haut.) Il a seize ans... passés !...

M^{me} DE SAUZAY.

Je suffoque !...

VAUDREUIL.

Or, moi, j'en ai vingt-huit!...

M^{me} DE FRESNEL, riant.

Au fait!... ce pauvre Vaudreuil!...

M. DE KERSAINT.

Je conviens qu'à onze ans!... ça n'est pas vraisemblable!...

VAUDREUIL.

J'ai aussi mon acte de naissance... et si vous voulez, demain, je les fais imprimer tous deux dans le *Moniteur*.

M^{me} DE SAUZAY, se levant brusquement.

Non pas! non pas!... c'est inutile! ma renommée de vertu est trop bien établie pour que j'aie besoin de réfuter la médisance.

M. DE KERSAINT.

Mais, pourtant, madame... c'est ingénieux... le *Moniteur*!

M^{me} DE SAUZAY.

Monsieur de Kersaint, si vous reprenez jamais de toute cette affaire... vous pouvez, dès à présent, renoncer à ma main (Appuyant.) et à ma fortune!

M. DE KERSAINT, vivement.

Je ne renoncerai jamais à votre main!

DELANNOY, à M^{me} de Sauzay.

Bonne précaution, madame! s'il n'y avait pas eu tel autre témoin, qui n'a pas de raison pour se taire!...

M^{me} DE SAUZAY.

Vous oseriez!...

DELANNOY.

Écoutez donc!... A moins que la main d'Emma ne me ferme la bouche... gare à mes commentaires sur les actes de naissance!

M^{me} DE SAUZAY, lui mettant la main sur la bouche.

Finissez donc, mon neveu!

DELANNOY, lui baisant la main.

Que de bonté!

VAUDREUIL.

Enfin, vous voilà tous d'accord... ce n'est pas sans peine. (A M^{me} de Fresnel.) Me garderez-vous rancune?... Puis-je espérer que cette jolie main...

M^{me} DE FRESNEL.

Quand je verrai dans la vôtre le brevet de cette belle place qu'il vous faut...

VAUDREUIL.

Je resterai donc célibataire!... Vous savez que je ne puis me résoudre à demander pour moi.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, JEAN, rentrant, un paquet cacheté à la main.

JEAN, à Vaudreuil.

Une lettre pour monsieur...

VAUDREUIL, prenant la lettre.

Permettez-vous? (Regardant l'enveloppe.) Eh! c'est du ministère... (A M^{me} de Fresnel.) Une démarche que j'ai faite pour vous!...

M^{me} DE FRESNEL, étonnée.

Pour moi!...

DELANNOY, bas, à M^{me} de Fresnel.

C'est la réponse!... Je suis parvenu à le faire écrire...

VAUDREUIL, décachetant et lisant.

« Mon cher Vaudreuil, M^{me} de Fresnel et le comte d'Herouville nous avaient demandé pour toi la recette générale qui est vacante... (Il s'arrête étonné.) mais on voulait de ta part une démarche officielle. Aujourd'hui, tu nous écris que tu t'intéresses vivement à cette candidature... nous en sommes charmés... Tu dis que le postulant est un homme probe et capable... un peu paresseux, mais plein d'honneur et de loyauté! Le ministre a reconnu que tout cela était parfaitement juste, et il t'a nommé... » (Il est stupéfait.)

TOUS.

Ah! ah! ah!

VAUDREUIL.

Moi! (Les rires redoublent.)

JEAN.

Tiens!... il paraît que cette fois c'est pour vous!

VAUDREUIL.

Mais, oui!... Ah! si je l'avais su!... Jean, tu voulais une place... eh bien! je te nomme... garçon de caisse!

JEAN, transporté.

Je suis fonctionnaire!... je mangerai du budget!

VAUDREUIL, prenant la main de Delannoy et de M^{me} de Fresnel.

Comment! vous vous étiez entendus pour me rendre service, pour m'enrichir... Eh bien! tenez, il faut que j'aie un bon caractère... car, vrai, je ne vous en veux pas!

M^{me} DE FRESNEL.

Est-ce bien sûr?

VAUDREUIL.

Oh! oui... quand je vois la récompense! (A Jean.) Jean, tu feras faire des lettres de faire part.

JEAN.

Monsieur, est-ce pour vous?

VAUDREUIL.

Oui, mon ami, c'est pour moi. (Baisant la main de M^{me} de Fresnel.) Et maintenant je ferai mes affaires moi-même.

FIN DE CARTE BLANCHE.